

Semaine de prière pour l'unité des chrétiens
Deuxième dimanche après l'Épiphanie, 19 janvier 1997
Église Saint Jean, Fraternités monastiques de Jérusalem

Passage de l'ancien au nouveau

Prédication

Gérard SIEGWALT

Lectures bibliques : 1 Samuel 3, 1-19 ; 1 Corinthiens 6, 13-20 ; Jean 1, 35-42

Avec les trois lectures bibliques que nous venons d'entendre, la table de la Parole à partager est bien garnie. Puisse chacun-e de nous y trouver une nourriture pour sa vie, et puissions-nous partager les miettes qui resteront, avec d'autres.

Mais d'abord, disons notre surprise. Nous nous trouvons dans la *semaine de prière pour l'unité des chrétiens*. Elle donne lieu à des rencontres œcuméniques de toutes sortes ; elle a cette année pour thème – un thème commun à toutes les Églises concernées –, celui de la réconciliation : c'est l'appel de l'apôtre Paul selon la 2^e lettre aux Corinthiens : « Au nom du Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu ». Beau thème pour cette semaine ! Mais absent de notre table. Il y a ici le menu du jour, de ce dimanche après l'Épiphanie. Qu'est-ce que cela signifie ? Certainement pas que l'unité des chrétiens, des Églises, n'est pas aussi au cœur de notre prière ; comment pourrait-il en être autrement, eu égard à la prière sacerdotale du Christ pour les siens, « afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 21). Mais alors, cela signifie-t-il que cette prière du Christ – et la nôtre à sa suite – est *déjà* exaucée, du moins en voie de l'être ; que la réconciliation est *déjà* donnée, en tout cas sur le point d'être donnée ? Le fait qu'il y a ici le menu du jour signifie-t-il qu'il est temps, enfin, de finir de parler de la réconciliation et de nous mettre à la vivre ; qu'il est temps, enfin, de passer à l'ordre du jour comme s'il tolérât d'être indéfiniment repoussé, faute pour les Églises, pour nous par conséquent aussi, de discréditer le Christ ; de passer à l'ordre du jour avec ses trois points qui ont une incontestable force d'évidente :

1. *Comment nous aider les uns les autres à croître dans le Christ ?* Peut-être direz-vous : nous n'avons pas besoin des autres, en l'occurrence et en particulier des protestants, pour croître. À quoi je répondrai : nous protestants, en tout cas, avons besoin de vous, et aussi des orthodoxes, pour croître ; et je sais que vous aussi êtes ouverts à ce que, par-delà ses manques, ses pauvretés, la tradition des Églises de la Réforme peut, dans sa part de vérité, vous apporter. Oui, comment nous aider les uns les autres à croître dans le Christ ?

2. *Comment nous aider les uns les autres à vivre l'Église ?* Quelles structure d'unité – pas seulement au sommet, mais aussi à la base, et donc au plan de l'Église locale, au plan de l'Église, des Églises, en un lieu donné (ici en Alsace, aussi ici à Strasbourg) – développer pour vivre la communion dans la diversité, et la diversité dans la communion ? Comment nous aider les uns les autres à vivre l'Église non comme une uniformité (ce ne serait pas alors l'Église), mais comme communion des Églises, comme communion de la diversité, dans l'unité ?

3. *Comment nous aider les uns les autres à être une présence du Christ dans le monde ?* Car l'Église n'est pas là pour elle-même ; elle n'est pas sa propre fin. Elle est appelée à être – elle est habilitée, en Christ, à être – un signe dressé dans ce monde, non pour le changer (cela n'est pas à sa portée), mais pour attester le seul repère nécessaire et qui est aussi suffisant – pour l'attester par le combat de la

prière, par le témoignage de la parole, par le service de l'amour –, à savoir : le repère qui était donné aux mages dans l'étoile de Bethléem et dans la parole qui en disait le sens ; ce repère que le cantique de Zacharie appelle le Soleil levant, le Soleil qui se lève en Orient et qui vient allumer la lumière intérieure du cœur et de l'esprit, l'étincelle de la quête de Dieu. Comment nous aider les uns les autres à être une présence du Soleil levant, du Christ, en ce monde, de ce Soleil qui, tel un phare dans la nuit, dissipe les ténèbres de l'ombre de la mort, si présentes, si agissantes de par le monde, et qui guide les pas de ceux et celles qui s'y exposent, les guide dans le chemin de la paix ?

Voilà l'ordre du jour dont cette semaine de prière pour l'unité des chrétiens ne doit pas nous détourner pour notre perte. Voilà l'ordre du jour dans lequel le plat du jour – les lectures de ce dimanche après l'Épiphanie – nous introduit à sa manière.

Tournons-nous alors vers *ces trois textes*, sans nous soucier d'autre chose que de la Parole de vie qui à travers eux veut se dire à nous.

Ces textes sont apparemment très disparates ; on a, à première vue, du mal à comprendre ce qui les unit et aussi quel est leur sens en ce temps de l'Épiphanie. Mais, petit à petit, en les méditant, chacun en lui-même et les trois ensemble, un thème commun se précise : celui du *passage d'un état de choses ancien à un état de choses nouveau*.

Dans l'histoire de Samuel, il y a deux passages : celui, d'abord, qui s'opère en Samuel lui-même dont il est dit que tout en servant déjà dans le sanctuaire de Dieu, il ne connaissait pas Dieu dont la Parole ne lui avait pas encore été révélée ; dans l'histoire que nous avons entendue, Samuel fait une expérience de Dieu ; il passe d'un savoir *sur* Dieu à la connaissance *de* Dieu, aussi partielle que soit encore cette connaissance. Et puis, il y a le passage d'Éli, le prêtre, à Samuel. Éli représente l'ancien, le vieux, l'usé, et même le corrompu (pensons à ce qui est dit sur la relation d'Éli à ses deux fils). Éli, qui certainement a une expérience de Dieu, ce qui apparaît dans l'attitude pleine de sagesse qu'il a vis-à-vis de Samuel, cède la place au jeune Samuel, non à cause de sa jeunesse, mais à cause de ce qu'on peut nommer l'épreuve d'initiation de Samuel, épreuve que ce dernier traverse en y apprenant l'obéissance à Dieu.

Dans l'épître, l'apôtre parle de l'impudicité, de la débauche, de la prostitution, c'est-à-dire de l'utilisation, par l'homme, de la femme pour son seul plaisir et donc de la réduction de la femme en objet de plaisir ; il dit : l'homme dégrade son corps en ventre et il dégrade la femme en ventre. Saint Paul n'objecte pas contre la sexualité : il sait bien que nous sommes créés homme et femme et donc comme des êtres sexués. Il n'objecte pas non plus contre la relation sexuelle entre l'homme et la femme, même s'il affirme également qu'il y a une vocation particulière, au célibat consacré. Certains diront que sur la base de l'évangile on ne peut même pas objecter contre l'homosexualité, une fois qu'apparaît le caractère de destin de celle-ci et que le célibat n'est pas à la portée des intéressés-es. L'apôtre ne part pas ici en guerre contre l'amour entre deux êtres ; il stigmatise ce qui détruit cet amour. Il reconnaît : l'amour, l'attachement de deux personnes l'une à l'autre, cela ne va pas de soi. Mais il atteste : cela est le don du Christ ; il y a un passage de l'impudicité à la corporéité assumée, que ce soit dans le célibat ou dans la relation entre deux êtres : il y a ce passage de par la relation au Christ ; par elle, le ventre est intégré au corps, à la personne. Par la relation au Christ, nous devenons des corps, des personnes incorporées (*in corpore*). Passage de l'ancien, de l'impudicité, au nouveau, à la corporéité qui se construit en Christ.

Dans l'évangile, enfin, passage de Jean, le Baptiste, à Jésus, le Messie, le Christ ; passage de l'état de disciples de Jean à la condition de disciples de Jésus ; passage de ce qu'on nommerait aujourd'hui l'état de consommateurs de ces disciples de Jésus à leur condition d'acteurs, de témoins, de signes agissants du Christ – un passage tel qu'un nom nouveau est donné à l'un d'eux, à Simon appelé désormais Pierre. Comme dans l'exemple du passage d'Éli à Samuel, le passage implique aussi ici à la fois une certaine rupture et une certaine continuité. Rupture : « Je ne suis pas le Christ », dit Jean, le Baptiste. Continuité : « Voici l'agneau de Dieu », dit le même Jean, le Baptiste. Dans le cas du ventre et du corps, il en est d'ailleurs de même : la rupture, nécessaire – et possible à cause du Christ – avec le ventre triomphant n'est pas le dernier mot de l'apôtre, mais son dernier mot, le but visé est la

continuité entre le ventre et le corps, du fait de l'intégration du ventre dans le corps, à cause du Christ, le Sauveur et le Seigneur.

Et maintenant, à partir de ce thème commun aux trois lectures d'aujourd'hui, nous commençons aussi à comprendre leur sens en ce temps après l'Épiphanie. L'Épiphanie manifeste la portée de Noël, de l'incarnation. L'Épiphanie est la lumière de l'incarnation, la lumière qui vient de l'incarnation de Dieu en son Fils dans l'homme Jésus, la lumière qui en dit le sens : c'est qu'il y a du nouveau, pour nous et pour le monde entier. Le nouveau, c'est que Dieu peut être trouvé sur terre, parmi les hommes. Il peut être entendu et obéi, comme Samuel l'a entendu et lui a obéi. Il peut être perçu dans notre corps, comme Celui qui unifie notre corporéité et qui la construit, qui nous construit comme des personnes par le pardon et l'offre, chaque matin nouvelle, de sa grâce, qui est puissance dans notre faiblesse. Il peut être attesté à d'autres par la parole et le geste, comme l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde et à cause de qui ni le péché ni le mal ni la mort ne sont des fatalités mais des lieux où éclatent la vérité qui libère, le salut qui donne la paix, la vie qui transcende la mort, et où cette vérité, ce salut, cette vie fécondent ce monde de la semence incorruptible du Royaume.

Voilà le plat de la Parole du jour. Que signifie-t-il pour l'ordre du jour dont nous avons parlé au début ? Je voudrais le dire avec les paroles d'une psychanalyste, une amie protestante. Parlant de ce qu'est l'eucharistie pour elle, elle m'a dit : quand je reçois le corps et le sang du Christ, je m'entends dire : *tu peux*.

Tu peux assumer ta vie, assumer le poids de ta vie, tes responsabilités de toutes sortes, tes échecs comme tes réussites.

Cela veut dire : tu peux croître dans le Christ, tu peux vivre l'Église, tu peux être une présence du Christ dans le monde. Toi comme personne individuelle, et communautairement.

Cela peut signifier

- pour l'homme ou la femme d'affaires sollicités, peut-être déjà pris par des entreprises douteuses : tu peux sortir de là, rectifier le tir, suivre le chemin de la justice, du droit, de la vérité. Tu peux.
- pour le couple désuni : tu peux reconnaître ton échec, tu peux demander pardon et accepter d'être pardonné, tu peux pardonner ; tu peux, même si la séparation est inéluctable, apprendre un nouveau respect, de toi-même et de l'autre. Tu peux.
- pour le drogué, pour celui ou celle dont le ventre s'est coupé du corps, pour les désespérés de toutes sortes : tu peux. Pas seul, mais tu peux parler à quelqu'un dont la porte est ouverte pour toi et qui t'attend ; tu peux retrouver le chemin de la vie.
- pour toi qui n'a jamais le temps, qui es prisonnier de ton agenda, de ton rôle, de tes principes : tu peux prendre du temps pour vivre, tu peux donner du temps à d'autres, tu peux permettre à Dieu d'avoir du temps pour toi et pour le monde. Tu peux.
- qui que tu sois, il y a un passage de l'ancien au nouveau, il y a une nouvelle possibilité de vie, de vivre, une nouvelle possibilité à découvrir et à accueillir, à approfondir, à élargir. « Voici l'agneau de Dieu ». Tu peux.